



Vieillirons-nous comme elles?

La question devait être bouleversante parce que jusqu'au dernier moment, nous avons désespérément cherché un titre pour ce dossier sur les plus vieilles.

Au fait, qu'allions-nous chercher en allant vers elles ? Une phrase de Louise Dulude nous a troublées : « Nous disons «elles», alors que dans quelques années elles seront nous ». C'est pourtant simple. Nous cherchions, paradoxalement, une fontaine de Jouvence pour y trouver, comme autant d'images de nous projetées dans l'avenir, des femmes réconfortantes de vitalité, d'amour, de révolte, de créativité et de joie de vivre.

Ces femmes existent, elles ne sont même pas rares, nous pourrions en trouver de quoi remplir LA VIE EN ROSE pendant plusieurs années. Nous vous présentons quelques-unes de ces semeuses d'oxygène.

Et pourtant ce dossier dégage une indiscutable tristesse. Pouvait-il en être autrement ? Regardez autour de vous. Vieillirons-nous comme elles, immobilisées par la maladie, la pauvreté, la solitude et la dépendance, ravagées par la misère matérielle et affective ? Question angoissante et inévitable à moins d'inconscience.

Ce dossier ne fournit pas un répertoire de ressources pour les femmes âgées, pas plus qu'il ne donne une vue d'ensemble de la vieillesse des femmes. Nous n'y parlons pas des vieilles clochardes, immigrantes, lesbiennes. Cela reste à faire. Simplement nous espérons que ces quelques pages vous permettront comme à nous d'aérer un peu le ghetto de notre trentaine.

Visites à domicile

dossier



Photo Gavroche

Jeannette Martineau

Dans la rue, je les croisais sans vraiment les voir. Comme devant une image multipliée mais indifférenciée de la vieillesse – dont je me sens si loin, encore «immortelle». Il aura fallu que je parte à leur recherche, et que je les trouve dans leur chambre ou leur appartement plus ou moins miteux, dans leur HLM moderne ou leur centre d'accueil, pour découvrir, derrière le masque du 4^e âge, des individus : Marcelle, Jeannette, Éveline, Ella... Vieilles, diminuées, mais uniques.

Rue Sainte-Élisabeth

Marcelle passera-t-elle l'hiver ? Pourtant, à 84 ans, elle marche encore et sort de sa chambre tous les jours pour aller prendre un morceau chez Dupuis, en face. Elle laisse dans la puanteur et la crasse incrustée de sa chambre à 10\$ la semaine l'oiseau terne qui lui sert de compagnon, elle laisse dans les malles fermées qui encombrant l'espace ses vieilles robes mitées du temps qu'elle était danseuse dans le chœur au Théâtre National, elle laisse son quart de pain flétrir sur l'appui de fenêtre-frigidiaire, et elle sort. Et là, dehors, elle marche tout l'après-midi et sa mémoire s'égrène. Passant et repassant devant les portes vitrées, elle ne trouve pas l'hôpital

Saint-Luc où on lui a dit de se rendre pour une hémorragie utérine. Elle a oublié son nom, son adresse. Elle marche, se perd, est ramenée chez elle par quelqu'un qui a trouvé ses coordonnées en fouillant dans son sac. Elle a perdu sa carte-soleil et se désole. Devant nous, elle vide trois fois, quatre fois, tous les compartiments de son portefeuille et de ses deux sacs de cuir. Où a-t-elle perdu cette carte, donc ? Son esprit s'y accroche, elle nous sourit, m'offre une 12^e cigarette que je refuse pour la 12^e fois. Elle a oublié le nom de Diane, une «petite frère des pauvres»¹ pourtant familière. Elle est fragile, douce, menue comme son oiseau. Mais sa tête...

Mary la logeuse s'inquiète, mi-français, mi-anglais, mi-voix, de cette pauvre Marcelle qui perd la tête. Qu'est-ce qu'elle va devenir ? Pourtant Marcelle aurait l'argent nécessaire pour se payer un logement plus convenable, mais elle a toujours habité en chambre – depuis le Théâtre National ? depuis qu'elle a laissé un mari jaloux qui la trompait ? depuis qu'elle est sortie de Saint-Jean-de-Dieu où ce mari l'aurait fait enfermer pendant 18 ans, selon une autre version qu'elle ne dément ni ne confirme ? – et elle se sent, là, en sécurité.

Dans la chambre voisine, Blanche allongée contemple le plafond, sa robe turquoise se détachant dans la pénombre. Dopée aux médicaments qu'elle extorque à plusieurs médecins différents, elle pense à son «chum», un jeune (35 ans ?) bum à médaille, qui lui fait croire qu'il est docteur et lui procure des pilules. Mais en échange de quoi ? s'inquiète Mary, avant de retourner au sous-sol, accrochée à la rampe, pour s'occuper d'une nonagenaire recluse, qui ne quitte plus son lit et ne veut voir personne, pas même les Petits Frères. Mary elle-même a plus de 75 ans. Propriétaire, elle loge et surveille les trois autres, borgne guidant les aveugles... Nous sortons de la maison et le sourire désarmant

de Marcelle nous raccompagne: «Revenez me voir, mes petites torrieuses... Vous savez que j'aime ça.»

Asphyxiée par l'odeur, la crasse, la misère, l'obscurité, j'aspire goulûment l'air sec et le soleil pâle de novembre. Je me retourne sur la maison close, inoffensive dans l'alignement des bicoques. Rien ne transpire de ces vies, de ces vieilles en bout de course. C'est une rue typique du Centre-Sud, on a rénové certaines des maisons, le dépanneur tient toutes les sortes de bière.

Rue Chambord

Longtemps après le deuxième coup de sonnette, Madame Martineau vient nous ouvrir. En pleurant: «Je me suis réveillée en rêvant à mon mari... Pensez donc, il est mort y a 26 ans! Il est mort d'un cœur de boeuf! C'est-y pas effrayant?»

Son trois pièces est petit et sombre, plein de meubles défoncés, plus usés que vraiment sales. Elle a honte d'être en jaquette à 11 heures du matin, elle si coquette d'habitude. Puis ses traits se défont, sa voix se mouille, c'est que son ventre tremble encore — «les tripes qui se tiraillent» — malgré les pilules pour les nerfs et les capsules multi-vitaminées, et coûteuses, qu'elle absorbe quotidiennement. Elle parle beaucoup, Madame Martineau, et je me sens tout à coup moins voyeuse, utile confidente de ses propos si déprimants: après deux semaines de séjour, sa fille est repartie en Californie où elle vit depuis 20 ans, mais elle lui a acheté ça, et ça, et un beau poêle à deux ronds... À côté du poêle rutilant, l'évier et le robinet. Eau froide seulement. «La propriétaire dit que l'eau chaude coûterait trop cher, et à 70\$ par mois, je ne peux pas trop en demander...», explique Madame Martineau.

Elle aime mieux vivre là qu'en foyer ou en chambre; le problème, c'est de sortir, d'aller seule faire ses courses, de descendre sans tomber l'escalier extérieur de son 2^e étage. Les tremblements de son ventre l'affaiblissent, elle a dehors des vertiges qui lui ramollissent les jambes et l'obligent à s'appuyer de 20 pieds en 20 pieds aux clôtures et aux murs des maisons. Elle a peur surtout de tomber dans la rue et de rester là, impuissante. Non, l'épicerie du coin ne prend pas de commandes téléphoniques. Non, elle ne voit pas d'amies, sauf sa belle-soeur d'Ahunsiac, «mais c'est 10\$ de taxi alors j'y vais rarement. Je ne peux pas prendre l'autobus, les marches sont trop hautes, et je trébuche...»

Madame Martineau est tombée dans la misère étant petite, comme on dit. Une famille nombreuse, malade ou alcoolique, qu'elle «torche» avant de se marier. C'est un bon mari, boucher mal payé, qui meurt à 52 ans d'une hypertrophie du cœur. Elle se retrouve veuve et — forcément, elle n'a jamais travaillé «dehors» — sur le Bien-être avec sa fille. Elle a eu deux chums depuis, des alcooliques qu'elle a mis dehors, refusant de les nourrir et de les soigner. «Et j'ai peur de mourir», ajoute-t-elle, décomposée, après un silence.



Illustration. Danielle Blouin

Changement de sujet et d'humeur; elle nous raconte en rigolant une histoire «vécue» d'hémorroïdes et on voit derrière la septuagénnaire défaite et déprimée une bonne vivante aimant rire, danser, sortir, séduire. «Maintenant, lire m'étourdit, je ne peux plus sortir beaucoup... et j'ai jamais appris à jouer aux cartes.» Elle aussi nous laisse partir à regret, nous extorquant la promesse d'autres visites, bientôt. Elle est si seule! Bien sûr. Dans l'appartement d'à côté, une plus vieille — au moins 85 ans — se laisse mourir d'une tumeur au cerveau qui lui abrègera l'hiver. Elle refuse l'opération, les soins, les visites. Se nourrit de l'air du temps, invisible, silencieuse.

Boulevard de Châteauneuf

Madame Bédard est choyée. Tout le monde le lui affirme, sa famille, son médecin, l'animateur socio-culturel. À 76 ans, elle est plutôt en forme, si ce n'était ces vagues de dépression persistante, et elle n'a pas attendu trop longtemps ce beau deux pièces-et-demie moderne d'un HLM de Ville d'Anjou où elle habite depuis trois ans avec une centaine d'autres femmes âgées et une vingtaine d'hommes. Les listes de l'Office municipal d'habitation sont si longues... Et ce n'est pas cher: 125\$ par mois, chauffé, éclairé, un peu plus pour ceux et celles qui ont plus de revenus qu'elle n'en a, avec ses 500\$ mensuels de pension fédérale et de rentes du Québec.

Oui, elle apprécie beaucoup de pouvoir cuisiner et manger la nourriture qu'elle veut, de pouvoir recevoir ses enfants... et ses 14 petits-enfants, dont Christiane que j'accompagne aujourd'hui. «Et tant qu'on a la santé, c'est mieux que de déranger ses enfants, non?» Elle nous fait visiter au rez-de-chaussée la salle communautaire — «depuis qu'ils ont installé la table de billard, ça fait moins d'espace pour danser!» — et nous présente à trois femmes et deux hommes, mollement engagés dans une partie de 500. Dans la salle de lavage adjacente, deux madames placotent en attendant la fin de leur brassée. C'est propre, neuf, fonctionnel et apparemment bien insonorisé, contrairement à la plupart des HLM. Tranquille, si tranquille. Les larges corridors orange et beige me rappellent certains Holiday Inn américains. «C'est neuf, mais c'est pas vraiment adapté pour les handicapés. Y en a juste une en chaise roulante dans le bloc...» Madame Bédard, elle aussi, nous invite à revenir souvent, elle a si peu d'occupations.

Boulevard Rosemont

De l'extérieur, le foyer ressemble à d'autres petits blocs de l'est de la ville: briques rouges, porte à sonnerie, balcons symétriques. 19 femmes et un homme habitent ce foyer privé et subventionné. Acheminées par les hôpitaux, malades, elles ont toutes les chances de ne plus sortir de ce mouvoir. Une Italienne, trois anglophones, les autres Canadiennes-françaises, ce sont d'ex-ménagères de classe moyenne, la plupart veuves, dont la pension mensuelle revient à peu près à 500\$. Le médecin, comme le curé, vient une fois la semaine.

Deux d'entre elles seulement ne sont pas considérées comme séniles. Privées d'exercice, faute de personnel, toujours alitées ou en chaises berceuses, elles sont devenues impotentes. On calme leurs crises d'agressivité ou de paranoïa par des doses massives de tranquillisants. Pas de salle commune, pas d'activités physiques ou culturelles, que des chambres plus ou moins claires de chaque côté d'un corridor où Lucia et moi croisons, il est 11 heures 30, les chariots du dîner. Il y a encore deux mois, Lucia travaillait ici comme préposée aux bénéficiaires.

Photo : Gavroche



À gauche, Madame Jurgenson, 70 ans, convaincue par ses enfants de venir ici depuis une dépression consécutive à la mort d'un mari adoré, d'abord en réaction violente aux horaires, à la nourriture, maintenant calmée, résignée, de moins en moins mobile, tournée vers la fenêtre et le boulevard, ses mains diaphanes jointes sur ses genoux.

À droite, l'homme de la maison, un vieux chialeux, violent et détesté des autres. «Pourquoi vous lui donnez pas une piqûre (finale) ?» demandaient les autres pensionnaires, le jour où il a frappé une infirmière. Plus loin, Ella, 75 ans, vieille petite fille élevée au couvent, et qui y retourne... retrouver des caresses interdites : «Non, arrête, dit-elle, la soeur va nous voir !», Ella qui invite Lucia à se coucher avec elle, aussitôt réprimée par l'infirmière : «Non, non, c'est pas normal !» Comme si sa «sénilité» ne l'excusait plus, tout à coup.

Ella qui pleure sans bruit, sans penser à cacher la peau trop grande de ses cuisses, qui veut qu'on la touche, qu'on l'embrasse. Ella qui aimait tant la musique classique et les bons vins, Ella qui oublie son mari méchant, «devenu tout jaune et emporté par une maladie», et que son fils médecin oublie à son tour.

Au deuxième, les plus vieilles, les plus impotentes. D'abord celle qui pleure tout le temps, et qui se masturbe, même quand les infirmières attachent serrée sa couche. Mariée trois fois, elle aimait bien faire l'amour, et montre ses fesses avec fierté. Une fois, dit Lucia, elle a crié toute la journée «tuez-moi, tuez-moi, j'en peux plus, tuez-moi, j'ai envie de baiser...»

Madame Charbonneau, elle, ne s'est jamais mariée : «J'aurais pas eu autant de fun !» Non plus qu'Evelyn, ce petit elfe espiègle, cette petite souris auréolée de neige, tassée dans

un fauteuil, qui accroche Lucia et l'embrasse et lui murmure plein de secrets, ses mains d'enfant dessinant dans l'air de fines arabesques. Son esprit est ailleurs, comme il y a 40 ans quand elle lançait des cuillères contre son boss restaurateur, ou sortait la nuit errer seule dans la ville.

Porte voisine, mademoiselle Lécuyer, elle, est douloureusement présente. Presque aveugle, cette prof de français — retraitée depuis peu — et grande voyageuse, souffre de ne plus lire ses journaux et ses chers livres. Très malade, couchée dans l'ombre, ses traits détendus en font soudain une gisante au masque infiniment triste.

Étrangement, c'est la plus vieille, Madame Ledoux, qui est la plus en forme, à 88 ans. Ses dents toutes dorées mordent vigoureusement dans la tranche de veau, elle a de l'appétit, elle adore regarder «Soirée canadienne» et soigner l'été dans la cour du foyer les chats du voisinage, elle remarque les beaux gars à la télé. Grande joueuse de cartes et amatrice de farces salaces, elle a une amie ici, Madame Viens, mais celle-ci a beaucoup faibli dernièrement.

Pourtant, Blanche n'a que 72 ans, et toute sa vie a été une démonstration de force morale. Tôt orpheline, mariée jeune, le regrettant vite, elle quitte un mari joueur et ivrogne pour élever seule ses cinq enfants, en faisant de la peinture, et des nappes ou accessoires pour les églises.

La plupart de ces veuves ne regrettent pas plus leurs maris que Blanche : «Ils n'étaient jamais là, sauf pour faire des enfants et se faire nourrir...» Leurs plus beaux souvenirs sont d'avant le mariage, de la saison des amours adolescentes et des sorties. De leurs enfants, elles parlent moins, concentrées enfin sur elles-mêmes.

Selon le manifeste *Vieillir chez soi* (1979) de l'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et pré-retraités (AODR), 94% des personnes âgées vivent à domicile (dont 5% en chambres et un nombre indéterminé en foyers clandestins, ou carrément dans la rue), 5% dans des centres d'accueil et 1% dans des centres hospitaliers. 85% vivent dans des villes, 60% à Montréal, dont 25% dans le centre-ville. A Montréal ou ailleurs, moins de 2% ont accès à un logement subventionné, type HLM.

Quant aux femmes précisément, 36% d'entre elles habitent encore avec leur conjoint, 32% seules, 15,5% chez des parents, 12% avec d'autres et 5% en institutions. Les femmes de 65 ans et plus sont la première catégorie de citoyennes à vivre seules.

Mais tous les sondages confirment un fait : les personnes âgées ne veulent demeurer ni chez leurs enfants ou parents, ni en institutions. Elles veulent demeurer chez elles, le plus longtemps possible, autonomes et indépendantes. C'est pourquoi l'AODR, par exemple, exige du gouvernement un programme complet de soutien à domicile, donc des services ménagers et infirmiers adéquats et des transports adaptés à leurs besoins.

Reconnaissant avoir trop misé au Québec sur l'institutionnalisation (les 6% de personnes en institutions recevaient 92% des ressources financières investies par l'État), le ministère des Affaires sociales décidait en 1980 de répondre aux demandes et annonçait un programme prioritaire de maintien à domicile.

Dans cet esprit, le gouvernement créait Logirente, une allocation directe au logement «pour aider les personnes âgées à faible revenu (locataires, propriétaires ou chambreurs) à demeurer dans un logement de leur choix». Conditions d'admissibilité : être âgé-e d'au moins 65 ans, dépenser pour se loger plus de 30% de son revenu annuel total, celui-ci ne devant pas dépasser 5 800\$ pour un-e chambreur-euse, 8 600\$ pour une personne seule et 9 200\$ pour un couple.

Suppose aider 60 000 personnes. Logirente dépansa seulement 26 000 personnes âgées en 1980 et moins de 20 000 en 1981. C'est dire que son application est lamentable. Selon un Front commun Logirente, regroupant la Fédération de l'âge d'or du Québec, l'AODR, le Forum des citoyens âgés et d'autres organismes, le seuil de 30% est trop élevé et les montants alloués trop bas pour les aider vraiment. De plus, peu de personnes âgées en sont systématiquement informées.

FRANÇOISE GUENETTE

Sont-elles vraiment séniles ou juste trop seules pour que leur esprit et leur mémoire ne s'atrophient pas ? Relativement bien nourries et soignées, mais confinées 24 heures par jour dans la même pièce, depuis trois, cinq, sept ans, manquant cruellement, comme Ella, de contacts physiques ou, comme mademoiselle Lécuyer, de stimulants intellectuels, et dans tous les cas de rapports humains personnalisés, elles n'ont rien à faire que d'attendre la fin, et le disent ainsi.

Quand nous émergeons de là, bonbons, baisers et sourires distribués, je me sens vidée et le boulevard Rosemont est désert.

FRANÇOISE GUENETTE

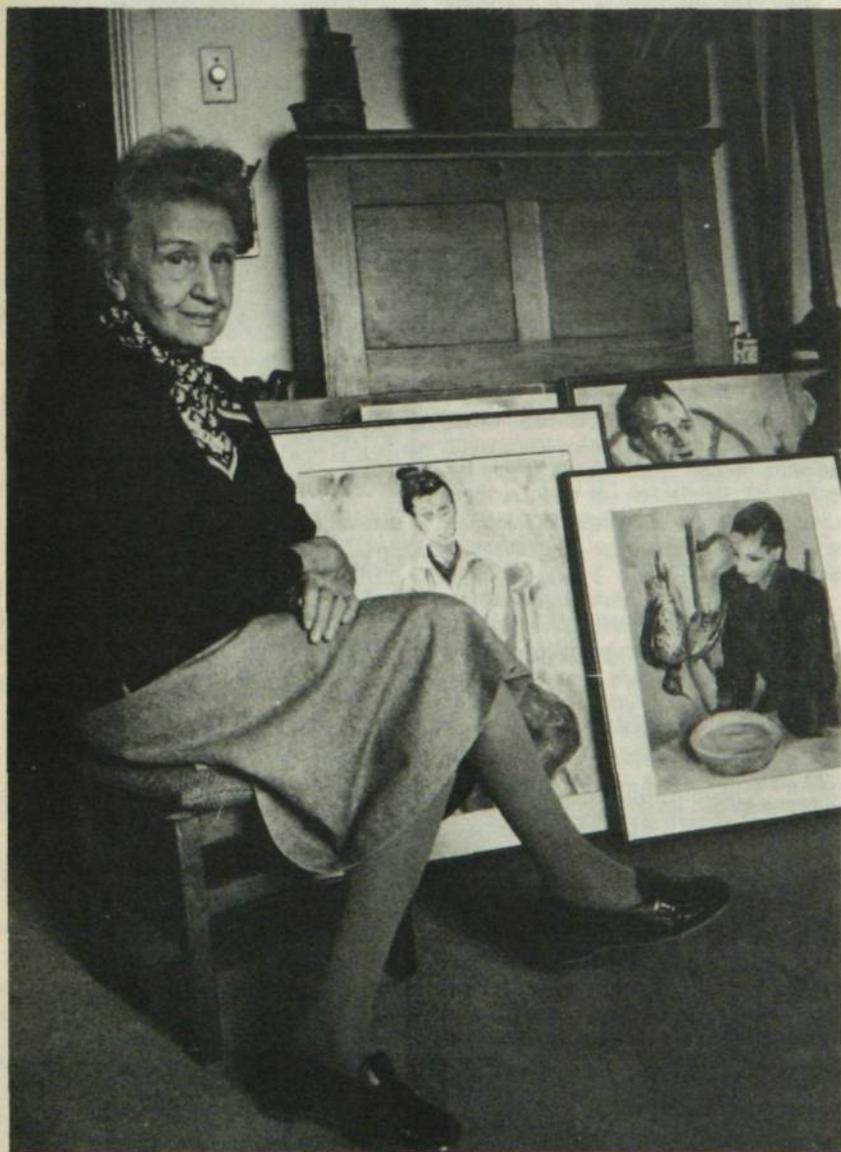
1/ Merci à Diane Gougeon, des Petits Frères des pauvres (4624, Garnier, Montréal H2J 3S7, tél. 527-8653), à Christiane Bédard et à Lucia Malvisi, qui m'ont aidée à voir (si peu) derrière les murs.

Louise Gadbois, peintre

Louise Gadbois peint depuis 60 ans. Elle s'y met un jour, déjà mariée et mère de six enfants, ne sachant même pas tenir un pinceau. Depuis ? Près de 2 000 toiles, disséminées à travers l'Europe et les Amériques, une quarantaine d'expositions. D'importantes rencontres aussi : le père Couturier, ami de Matisse et de Borduas, Manessier, Fernand Léger et le Groupe des Indépendants avec lequel elle travaille un certain temps. La galerie UQAM prépare pour mars 1983 une rétrospective de son oeuvre.

Je la connaissais avant de faire cette entrevue, elle est ma grand-tante. Et je pourrais ajouter du même souffle un modèle de création, une héroïne. Une sagittaire, tout comme moi. Mais elle est encore plus, je crois. Un regard qui me bouleverse au-delà des mots parce que je sens qu'il ne ment jamais.

Photo : Anne de Guise



LA VIE EN ROSE : As-tu souffert de vieillir, de t'éloigner du stéréotype de la beauté féminine ?

LOUISE GADBOIS : Les questions de beauté physique ne m'ont jamais atteinte. J'étais trop occupée par la voie que j'avais choisie. J'ai toujours voulu faire de la peinture. Je me suis inscrite contre le gré de mon père à des cours de peinture, au couvent où j'allais, à Outremont. J'ai été mise à la porte parce que j'étais un élément perturbateur : je refusais de reproduire des images, je voulais faire du modèle vivant.

LVR : Y a-t-il des femmes peintres qui t'ont marquée ?

LG : Une femme peintre a été extraordinaire pour moi, elle s'appelait Lillias Newton¹. Je suis portraitiste, elle aussi, et malgré cela elle a répandu partout que j'étais la meilleure portraitiste au Canada.

J'ai trouvé cela très chic car, vois-tu, je ne me considère même pas tout à fait comme peintre. Pour moi c'est d'abord un travail et non une oeuvre née du feu sacré ou d'un pur état de grâce. J'aspire à la perfection à chaque nouveau tableau. Mais elle n'existe pas. Alors je passe au suivant.

LVR : Est-ce qu'avoir un mari et des enfants a nui à ton travail artistique ?

LG : Non. Mon mari comprenait très bien que j'aie une vie à moi. Quant à mes enfants, plus souvent qu'autrement, je les traînais au musée avec moi.

LVR : Je sais que tu as été souffrante il y a deux ans, est-ce que le retour de la maladie te fait peur ?

LG : Non, j'espère seulement ne pas traîner trop longtemps pour n'être une charge à personne. À 86 ans, je n'ai aucun handicap majeur et c'est ce qui est important. Mais cela viendra, c'est sûr ! Quand ? On sait tellement peu de choses que même après une vie, on en est encore à l'enfance. La sagesse seule peut nous faire accepter la destinée. Je crois qu'on naît avec un schéma de la vie et qu'on ne peut rien contre cela.

LVR : Tu as développé la même attitude face à la mort ?

LG : Oui. J'ai été confrontée très jeune à la mort. Il y a eu énormément de mortalité dans

¹ Peintre anglophone montréalaise, 1896-1980. Membre du Royal Art Association et du Beaver Hall Group, reconnue surtout au Canada anglais et chez les artistes pour ses nombreux portraits.

ma famille. Heureusement, mes parents m'ont appris à ne pas en faire quelque chose de tragique. La mort fait partie de la vie. Et puis vois-tu, malgré la présence presque continue d'une de mes filles auprès de moi, je pense que l'on meurt seule, comme on naît seule. C'est la même chose.

LVR : Tu es convaincue qu'il y a quelque chose après la mort ?

LG : Oui, j'en suis certaine. La vie est un passage. Mais je suis incapable d'imaginer cette autre forme de vie. Une vie désincarnée, où l'on ne vit que de la pensée, est inimaginable.

LVR : Tu n'as jamais souffert de la solitude ?

LG : Non, jamais. D'abord j'ai toujours été une solitaire de nature. Puis j'ai la peinture, des travaux en marche. Des choses qui m'intéressent, des lectures. J'ai changé de mode de vie, bien sûr. Je vis seule maintenant depuis quinze ans mais je l'ai toujours voulu parce que je ne peux accomplir mon travail que seule. D'autre part, j'ai une vieillesse très entourée. Je sais que d'autres sont misérables, malades, réduites à la chaise berçante mais ce n'est pas mon cas. Ma vie est encore aussi active que dans mes jeunes années.

LVR : Tu aimes vieillir donc ?

LG : Ah oui ! J'aime vieillir. Bien sûr physiquement je ne peux plus faire ce que je faisais à vingt ans, mais cette liberté perdue, je la retrouve en peignant.

LVR : Pour toi, est-il vrai que dans la vieillesse on revient sur sa vie passée ?

LG : Je ne veux pas m'y arrêter. Quand je pense à ce que j'ai eu, aux gens que j'ai connus et qui ne sont plus là, cela me déprime trop. J'essaie plutôt d'aller vers l'avant. Je m'entends mieux de toute façon avec la jeunesse. Très peu de personnes âgées sont encore intéressantes. Justement elles ne parlent que de leur passé. Ce sont des choses mortes. Tandis que les jeunes qui se réveillent, réfléchissent, ont des projets, cela m'intéresse davantage.

LVR : Es-tu angoissée par la société actuelle, toute cette violence, ces guerres ?

LG : Je me suis éloignée de tout cela depuis longtemps. Je me consacre plutôt à ma peinture. Et, ayant vécu des guerres, des événements sociaux de toutes sortes, à présent je désire la paix avant tout. Mais parfois je regarde de loin les gouvernements, leurs petits conflits et curieusement, ils me font tous penser à des enfants. Tout cela est si peu sérieux. Malgré tout, je crois en la race humaine. J'en fais partie. Mais il faut cesser d'engendrer la violence, de l'enseigner aux enfants.

LVR : Si tu en avais la chance, tu recommencerais ta vie ?

LG : Non, jamais ! Je l'ai vécue. C'est du passé. Je la continuerais, plutôt. Et la mort, c'est un peu cela, je crois. On passe à une autre étape. Mais on ne reprend pas.

Propos recueillis par
ANNE DE GUISE



J'ai peur des vieux

J' ai peur des vieux qu'on laisse dormir seuls dans des taudis avec une cigarette mal éteinte, et qui brûlent vite, comme du bois sec, entraînant les voisins avec eux.

J'ai peur des vieux qu'on écrase dans la rue parce qu'ils vont moins vite que les autos et que, parfois, ils ne les entendent pas venir. J'ai peur des vieux qui ont faim parce qu'ils n'ont pas d'argent. J'ai peur des vieux qui meurent d'ennui.

J'ai peur des vieux qui meurent de froid, et qu'on découvre une semaine plus tard, à cause de l'odeur, parce que l'odeur est plus insupportable pour les autres que l'exil forcé dans lequel ils meurent. J'ai peur des vieux qui meurent seuls. J'ai peur des vieux qui choisissent leur monde à celui qui les entoure, parce que leurs déchets s'accumulent et que les services de désinfection ont trop d'ouvrage quand ils les trouvent. J'ai peur des vieux qui ne voient plus personne, qui ne fréquentent plus personne.

J'ai peur des vieux qui vivent leur vieillesse maintenant, dans des conditions minables, aussi isolés que des contagieux, comme si la vieillesse était une maladie qui s'attrape. On s'en sert pour faire des statistiques. On s'en sert pour arranger la crise de la construction : on remplace des parkings par des foyers, une autre sorte de parking. On dit qu'il y a les petits mensonges, les gros mensonges, et les statistiques.

Je fais actuellement partie de plusieurs études statistiques : en tant que femme, en tant que travailleuse, en tant que citoyenne active. Mais quand je ne ferai plus partie que d'une sorte de statistiques, celle qui concerne les vieux, que va-t-il m'arriver ? C'est pour ça que j'ai peur des vieux. En fait, j'aurais dû dire que j'ai peur pour eux et pour nous qui avons 30 ans.

HÉLÈNE PEDNEAULT

Quelques suggestions de romans...

Jeanne Ribaucour, *Le Placard*, des femmes, Paris, 1979, 315 p.

« Il y a des choses que l'on dit ainsi, très vite, en avalant la moitié des mots et sans croire qu'on les dit vraiment. On a peur ou bien on a honte ou bien on a peur et honte en même temps », dit « La Dame » de 78 ans, qui espère qu'on ne lui enlèvera pas sa cigarette, depuis son arrivée en maison de retraite. Un roman au goût aigre comme le cri des mouettes, et au goût doux comme le sable peut l'être.

Émilie Carles, *Une soupe aux herbes sauvages*, le livre de poche, Paris, 1977, 318 p.

La présentation de ce petit ouvrage souligne que « malgré » son âge, Émilie Carles n'a pas abdiqué. « Méfiez-vous des politiques, méfiez-vous des beaux parleurs, efforcez-vous de juger par vous-mêmes et surtout, profitez des beautés de la vie (...). Je savais que les freins les plus puissants se trouvaient en dehors de l'école, dans les familles et que, en définitive, c'était là que devait s'opérer le changement. Comment faire ? Je me suis attaquée au patriarcat, à l'alcoolisme et au chauvinisme. » (p. 276)

Simone de Beauvoir, *La femme rompue*, Folio, Gallimard

De belles petites nouvelles à propos des doutes des femmes de métier, autrement dit les professionnelles de la création et de... l'exécution.

Huguette Le Blanc, *Bernadette Dupuis ou la mort approuvée*, Le Biocreux.

Le cri longtemps retenu, immense comme une histoire d'amour d'une femme à la fois errante et sûre de son chemin.

Margaret Laurence, *L'ange de pierre*, Éd. Pierre Tisseyre.

Les escapades d'une femme entre le domicile et le centre d'accueil.

Léna Leclerc, *Une poignée de vieillards*, Gallimard.

Violette Leduc, *La vieille fille et la mort*, Gallimard.

Antonine Maillet, *La sagouine*, Leméac.

Anne Philippe, *Un été près de la mer*, Gallimard.

Simone Schwarz-Bart, *Le plat de porc et de bananes vertes*, Gallimard.

LUCE DES AULNIERS

Romans publiés suite au concours littéraire «Le troisième âge» :

Florentine Morvan Maher, *Florentine raconte*, Éditions Sogides, 1980, 275 p.

Ève Bélière, *La petite maison au bord de l'eau*, Éditions Libre Expression, 1982, 237 p.

Henriette Grégoire, *L'homme pire-vire*, Éditions Libre Expression, 1982, 140 p.

Pour de plus amples informations concernant le concours littéraire «Le troisième âge», vous communiquez avec :

Mme Berthe Parizeault
Éditions Libre Expression
344, rue St-Jacques ouest
Montréal H2Y 1L9
Tél: 849-5259

Le vent dans les voiles

Photo : Anne de Guise



De gauche à droite, Cécile St-Jean, responsable de la Condition féminine, Marie-Paule Langlois, responsable du logement, Yvette Brunet, présidente de l'AQDR et Bibiane Imbeault, amie et membre de la troupe de théâtre Les Trésors oubliés.

«Le mouvement des femmes âgées n'a rien à perdre, il ne peut qu'aller de l'avant.»

L'AQDR, c'est l'Association pour la défense des droits des retraités et des pré-retraités, regroupant au-delà de 7 000 membres, et qui a la réputation d'être la plus revendicatrice et la plus radicale de toutes les organisations de personnes âgées au Québec. LA VIE EN ROSE a donc voulu en savoir plus long sur la place et le rôle des femmes à l'AQDR. Et nous n'avons pas été déçues, loin de là.

Les trois-quarts des membres sont des femmes. Le président est une présidente et à l'exécutif, anciennement composé de sept hommes et de quatre femmes, on retrouve maintenant sept femmes et quatre hommes. Un comité de condition féminine a été mis sur pied à l'automne dernier et annonce déjà pour le printemps un colloque sur la situation des femmes âgées. Bref les femmes de l'AQDR ont le vent dans les voiles.

Mais (pourquoi faut-il toujours un mais ?), toute cette merveilleuse effervescence ne va pas sans heurts.

Cécile St-Jean nous a reçues chez elle et nous a ainsi donné l'occasion de rencontrer trois de ses complices et amies. Autour d'une table animée et très chaleureuse, nous avons bu du vin et ri avec elles et surtout nous les avons écoutées.

Environ 40% des femmes retraitées font du travail bénévole.

Louise Dulude

Les hommes et le pouvoir

MARIE-PAULE : Aux débuts de l'AQDR, les hommes ne prenaient pas les femmes au sérieux. Alors aujourd'hui, quand ils nous voient à la tête de l'Association, ça leur fait mal au ventre (rires). Toute leur vie, ils ont pensé qu'ils étaient les chefs et maintenant, ils s'accrochent au pouvoir parce que c'est tout ce qui leur reste.

YVETTE : Nous voulons être considérées comme des égales. Évidemment, cela signifie que les hommes vont perdre une partie du pouvoir. Mais c'est comme ça et ça ne sera plus jamais autrement. Le problème c'est qu'ils n'acceptent pas la relève. Quand j'ai été élue à la présidence, ils ont dit : «Une femme ! Elle ne sera jamais capable.» Ce n'était pas vrai : nous sommes sept femmes à l'exécutif et nous travaillons d'autant mieux que nous n'avons pas tout ce tirailage, cette compétition que les hommes ont toujours eus entre eux. Ceci dit, les hommes qui ont fondé l'AQDR ont joué un rôle extrêmement important qu'il ne faut pas nier.

TOUTES : Oui, oui, ils ont été des pionniers.

CÉCILE : Nous ne sommes pas habituées à penser en termes de pouvoir. Simplement, pendant des années nous avons eu une vie de routine et maintenant nous voulons la place qui nous revient. Mais il faut faire attention parce que ça nous joue des tours. Quand je vois des hommes réagir aussi mal, je me surprends souvent à me dire «pauvre lui...» J'ai le réflexe de recommencer à les protéger, je redeviens une mère.

YVETTE : Mais il y a eu des changements que je trouve merveilleux. On a entendu tellement souvent qu'entre les femmes, il n'y a pas de solidarité. Eh bien ! c'est de moins en moins vrai parce que nous sommes de plus en plus nombreuses à nous dire : «On est donc bien entre femmes.»

TOUTES : Ça c'est vrai. On a du fun entre nous. On est bien.

BIBIANE : (moqueuse) C'est vrai, mais dès qu'un mâle apparaît, il y en a toujours une qui ne pourra pas s'empêcher de lever son steak pour lui offrir un café, tourner autour de lui, lui demander si c'est à son goût... (rires - l'imitation de Bibiane est irrésistible)

Y : Oui. Il est encore fort, ce pouvoir-là. Je remarque souvent que s'il y a plusieurs hommes et seulement une femme ou deux, c'est le contraire. Les hommes ne s'intéressent pas à ce que nous avons à dire. Ils ne nous donnent pas la parole, ils nous coupent sans

dossier

arrêt. Parfois, c'est presque de la violence. Il faut en être conscientes, mais foncer quand même.

B : C'est sûr. Si nous ne prenons pas notre place, ils ne nous la donneront certainement pas.



La pauvreté des femmes

Y : Certains hommes de l'AQDR par exemple ne comprennent pas que nous voulions nous occuper des femmes de 55 à 65 ans. Pourtant ces femmes vivent avec moins de 400\$ par mois et la dernière semaine du mois, j'en ai vu qui n'avaient rien à manger. Ça n'a pas de bon sens, sur le continent nord-américain, le plus riche du monde.

C : Les hommes ne voient pas cela. Hier encore, il y en a un qui disait devant moi : «Cécile est très dévouée (ils commencent toujours par nous envelopper de louanges), mais franchement, on n'est pas là pour s'occuper de la condition féminine, on est une association pour les personnes âgées démunies.» Eh bien, qu'est-ce que nous sommes, nous les femmes qui sommes restées au foyer toute notre vie? Faut-il que nous soyons punies pour cela? C'est entre 55 et 65 ans que les femmes sont les plus mal prises financièrement, lorsqu'elles se retrouvent veuves ou divorcées. Elles ne peuvent pas se trouver de travail et elles sont trop jeunes pour recevoir la pension de vieillesse. Il ne leur reste que le Bien-être social.

M-P : Il nous a fallu attendre jusqu'en mai dernier pour que l'AQDR adopte une résolution là-dessus et je ne comprends pas qu'on veuille nous faire reculer maintenant. Moi j'ai vécu cela. Quand mon mari est mort, j'avais 54 ans et il me laissait littéralement dans la rue. J'ai dû vivre avec 319\$ par mois.

Y : C'est pour cela que nous avons fondé le comité de condition féminine, pour défendre nos droits à un revenu décent.

Le salaire au travail ménager

Y : Pour le moment, l'AQDR ne va pas jusqu'à revendiquer un salaire au travail ménager. Mais il est évident que tant que la femme n'a pas un revenu indépendant de celui de l'homme, elle ne peut rien faire.

M-P : Le travail ménager n'a jamais été reconnu. Pour bien des femmes, le chèque de pension qu'elles reçoivent à 65 ans est le premier argent qu'elles ont à leur nom. C'est épouvantable, toute une vie sans argent.

B : Je dis souvent à mon mari : «Penses-y. Si depuis trente ans tu m'avais donné un salaire, ne serait-ce que 25\$ par semaine, combien me devrais-tu?»

C : Un jour, j'ai entendu une femme suggérer qu'on oblige les employeurs à verser un salaire aux femmes de leurs employés. Ce serait peut-être une solution.

M-P : Et puis la femme qui recevrait cet argent pourrait s'en servir pour se payer une gardienne, pour sortir, faire des choses pour elle.

Y : Le salaire au travail ménager, que ce soit l'homme ou la femme qui le fasse, pourrait être une solution, mais il ne réglerait pas tout. Il faudrait qu'il y ait de l'information, des Centres de femmes partout, comme aux États-Unis, que nous puissions nous rencontrer, nous parler et entendre ce que les autres femmes ont à dire. Aujourd'hui, il y a des femmes qui disent publiquement qu'elles ne veulent pas avoir d'enfants, par exemple. C'est très important pour nous parce que de notre temps, les femmes n'auraient jamais osé s'exprimer là-dessus. Nous venons de tellement loin, nous avons dû changer complètement, bout pour bout.

Photos : Anne de Guise



La maternité, les curés et les médecins

B : On se mariait et la maternité nous tombait dessus comme le Saint-Esprit. L'instinct maternel, on l'attrapait par magie, au pied de l'autel, le matin de nos noces. Sept jours par semaine, vingt-quatre heures par jour, ça c'était pour nous, pas pour les hommes. Combien d'heures par jour il travaillait, le curé? Ils se sont quand même pris des belles places...

Y : Un coup parties, on va parler un peu des curés. C'est pas croyable ce que les femmes ont vécu au Québec. On n'avait pas droit aux méthodes contraceptives, il fallait se confesser d'avoir empêché la famille. Une femme mariée n'avait pas droit au plaisir, à la jouissance. Et encore, dans ma génération bien des femmes se sont dit : «Au diable le pape, on prend la pilule.» Mais je pense à ma mère, mariée à trente ans, 6 enfants, 2 mort-nés et 7 fausses-couches. Elle est morte à 74 ans d'un cancer après avoir enduré pendant 5 ans des douleurs atroces. Et elle est morte en me disant : «Yvette, est-ce que je vais aller au ciel? J'ai empêché la famille. Le bon Dieu va me le reprocher quand je vais arriver devant lui.» C'est d'une cruauté inimaginable.

M-P : L'an dernier, je suis allée donner une conférence sur le troisième âge à des religieuses et des prêtres âgé-e-s. Quand j'ai parlé de la peur de mourir, un prêtre m'a demandé ce qu'ils pouvaient faire pour donner à ces gens la sérénité. Je me suis emportée et j'ai répondu : «Vous allez détricoter tout ce que vous avez tricoté. C'est vous autres qui avez fait croire à nos mères qu'elles iraient en enfer pour avoir empêché la famille, et c'est pour cela en partie qu'elles ont peur de mourir. Allez leur dire que ce n'était pas vrai.»

C : Moi j'ai épousé un Juif qui, comme moi, était très libre par rapport à sa religion. Après mon premier accouchement, j'ai été voir un médecin juif, parce que les médecins catholiques refusaient de donner des méthodes, et il m'a appris à me servir d'un diaphragme. J'ai eu les enfants que je voulais, quand je voulais. Mon mari me considérait comme une égale alors je n'ai pas été étouffée et j'ai eu 13 ans de bonheur.

Y : Il est extrêmement important que les femmes aient seulement les enfants qu'elles veulent, qu'elles aient droit à la contraception et à l'avortement. Les curés défendent encore aujourd'hui le statu quo; ils veulent que nous gardions notre rôle et eux leur mainmise sur nous.

C : C'est la même chose pour les médecins, les femmes leur ont fait beaucoup trop confiance. Ils nous ont enlevé des ovaires, des utérus, des seins, inutilement. Dans nos sessions d'information, nous disons aux femmes : «Votre corps est à vous. Ne le remettez pas entre les mains des médecins. Ne vous laissez pas manipuler. Posez des questions.»

B : Beaucoup de femmes se laissent aller dans la maladie pour que quelqu'un s'occupe enfin d'elles. Par exemple, on met beaucoup de choses sur le dos de la ménopause, on en parle comme d'une maladie, mais moi je pense que c'est beaucoup plus un état d'âme et un ensemble de situations qui arrivent à ce moment précis de la vie d'une femme.

Y : Il y a des choses qui ne sont pas faciles à prendre. Les hommes de 55 ans peuvent sortir, séduire des femmes de 30-35 ans et même se marier avec elles sans que personne ne trouve rien à y redire. Mais si c'est une femme, on la regardera de travers, on dira qu'elle a un gigolo.

M-P : C'est un moment très difficile pour les femmes. Les enfants partent, elles voudraient plus de liberté mais leurs maris ne les comprennent pas. Plusieurs sombrent alors dans la dépression nerveuse.

B : Quand tu es rendue à la dernière marche, tu penses à avaler une bouteille de pilules et à crever. Quand ta cuisine s'est transformée en snack-bar, quand tout le monde mange à toutes les heures et que la vaisselle s'empile, tu te dis : «Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que j'ai comme salaire pour être leur servante 24 heures sur 24 ?»

Nous avons un chien et c'était toujours moi qui ramassais les crottes ; on aurait dit que j'étais prédestinée (rires). Un matin, j'ai vu en me levant que quelqu'un avait marché dans le tas et s'était promené comme ça dans toute la maison. Je suis partie. J'ai ramassé bien de la merde dans ma vie mais là, c'était trop. C'était le départ ou le suicide. Pendant une semaine, ils n'ont pas su où j'étais. Quand je suis revenue, la famille était toujours pareille, mais moi j'avais changé : maintenant, quand j'en ai assez, je sacre mon camp. Je pars un mois, deux mois, et je ne verse pas une larme. Je les aime toujours autant mais j'ai appris que je pouvais vivre loin d'eux. J'ai appris à en rire. Tant qu'on ne rit pas, on est foutue.

M-P : «Tu seras soumise à ton mari.» C'est ce qu'on nous a dit au pied de l'autel. Moi, un jour, j'ai voulu me libérer, faire autre chose que ce que j'avais fait toute ma vie. Mon mari n'était pas d'accord. Moi aussi je suis partie une semaine. Quand je suis revenue, il m'a dit : «Ne me fais plus jamais cela !» Je ne pouvais rien lui promettre parce que moi j'avais trouvé mes vacances trop courtes. Il ne me laissait pas assez de liberté, il n'avait pas confiance en moi. J'avais élevé ses enfants, j'étais bonne mère, bonne cuisinière, mais je voulais autre chose et il ne comprenait pas.

Je n'étais pas avec lui quand il est mort : j'étais partie à Québec faire le point sur ma vie. Je me suis sentie coupable pendant plus d'un an. C'était l'enfer. Avoir vécu 31 ans avec cet homme que j'aimais en me mariant, avoir fait des enfants avec lui, tout cela pour en arriver à une fin aussi cruelle... Il a fallu qu'il meure pour que je me retrouve comme femme. (silence)

Y : Il est important qu'un couple évolue. Je peux dire qu'avec mon mari, j'ai vraiment connu l'amour. Nous avons beaucoup changé tous les deux et je l'aime encore. Mais entre femmes, on se dit souvent : «Quand on s'est mariées, on était jeunes et c'était la mentalité du temps. Mais on ne recommencerait pas. Peut-être qu'on aurait un «chum», mais quand ça n'irait plus, on resterait chez nous et c'est lui qui partirait.» Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que quand les femmes prennent conscience de tout ce qu'elles ont vécu, il n'y a plus de marche arrière.

*Propos recueillis par
SYLVIE DUPONT
grâce à la collaboration de
FRANCE LEBLANC*

Les coupures

Dimanche, il y avait une réunion à Rosemont où nous avons rencontré notre député, Gilbert Paquette, qui est aussi ministre de la Science et de la Technologie. Il nous a expliqué son projet d'avoir à Montréal un Centre de la science et de la technologie. Un peu plus tard, nous lui avons parlé de la nécessité des soins à domicile et de notre local au CEGEP Rosemont qu'on veut nous enlever à cause des coupures. Nous avions calculé que ce local coûterait environ 400\$ par année. J'ai dit à monsieur Paquette : «Vous parlez de coupures de 400\$ par année et en même temps de construire un centre de plusieurs millions. Dites-nous la vérité, monsieur le ministre. En avez-vous de l'argent ? Il a patiné... Moi je dis que quelque chose ne tourne pas rond dans leur affaire.

Cécile St-Jean

La sexualité

Tant qu'on est vivant, la sexualité existe. Dans les HLM et dans les résidences, les femmes se lâchent lousse. Une femme m'a raconté que dans sa résidence, le curé faisait son sermon là-dessus tous les dimanches. J'ai dit : «À 65 ans, il y a encore un homme qui vient vous dire quoi faire !» Mais ça s'est retourné contre moi. La semaine suivante, quand je l'ai vue, bras-dessus, bras-dessous avec son ami, je n'ai pas pu m'empêcher de protester : «Mais c'est un homme marié.» Elle m'a envoyé promener : «Tu dis que le curé devrait se mêler de ses affaires, eh bien toi aussi.» Je les regardais roucouler comme j'avais roucoulé à vingt ans et je me disais, ça ne meurt jamais...

Yvette Brunet

La guerre

Nous disons aux gouvernements : «Fabriquez moins d'armes et donnez cet argent aux démunis-e-s.»

Yvette Brunet

Les personnes âgées sont très sensibles à cela : elles ont déjà vécu une guerre, une crise, une autre guerre, et voilà qu'il y a une autre crise. On nous a toujours demandé de faire des sacrifices. Aujourd'hui on nous en demande encore avec le gel de nos petites pensions à 5 et 6%. Nous avons assez fait de sacrifices, qu'ils sacrifient leur armement.

Marie-Paule Langlois

QUELQUES-UNES DES REVENDICATIONS...

- Revendication prioritaire n° 1 : Il est résolu d'exiger des gouvernements qu'à court terme un **revenu minimum garanti** (prestations de retraite fédérales, Régime des rentes du Québec et autres revenus) soit fixé à 15% au-dessus du seuil de la pauvreté afin d'assurer à tous les retraité-e-s et pré-retraité-e-s un niveau de vie conforme à leur dignité.
- Revendication prioritaire n° 2 : Il est résolu que l'État accorde une **pension aux femmes de 55 ans et plus, seules** (veuves, célibataires, séparées, divorcées) ; cette pension devra contribuer à leur assurer un **revenu de 25% au-dessus du seuil de la pauvreté**.
- Que l'on fasse appel à une Commission indépendante pour établir le seuil de la pauvreté (fixé actuellement par un comité du Sénat).
- Que le conjoint qui a entre 60 et 65 ans ne perde pas son allocation au conjoint en cas de divorce, de séparation, ou d'emprisonnement de son époux-se.
- Que le minimum de revenu annuel donnant droit au Supplément de revenu garanti soit plus élevé de façon à ne pas pénaliser le/la retraité-e qui travaille, ou encore qui a droit à une rente de retraite RRD.
- Que l'on mette sur pied un mécanisme de contribution pour les femmes ménagères au régime des rentes du Québec.*
- Que l'argent accumulé dans le cadre du RRD soit utilisé principalement au profit des personnes âgées, et que les centrales syndicales des travailleurs et travailleuses exercent un véritable contrôle sur la gestion de ces fonds.
- Que tous les fonds de pension privés soient transférables.
- Que le droit à l'assurance-chômage soit rétabli pour les retraité-e-s qui travaillent après 65 ans et que ceux et celles qui se sont vu retirer ce droit en 1976 puissent récupérer les sommes d'argent auxquelles ils-elles avaient droit.
- Que le gouvernement du Québec prenne immédiatement les moyens nécessaires (...) pour la mise en place de programmes complets de maintien à domicile.

* Cette question a fait l'objet d'une controverse : bien que la plupart des associations féminines appuient cette revendication, les discussions achoppent sur le caractère volontaire ou obligatoire de cette intégration. Louise Dulong croit par exemple que cette intégration devrait être obligatoire parce que l'exemple d'autres pays révèle que, si elle reste volontaire, très peu de femmes, et seulement les plus riches d'entre elles, pourront s'en prévaloir.

À LIRE

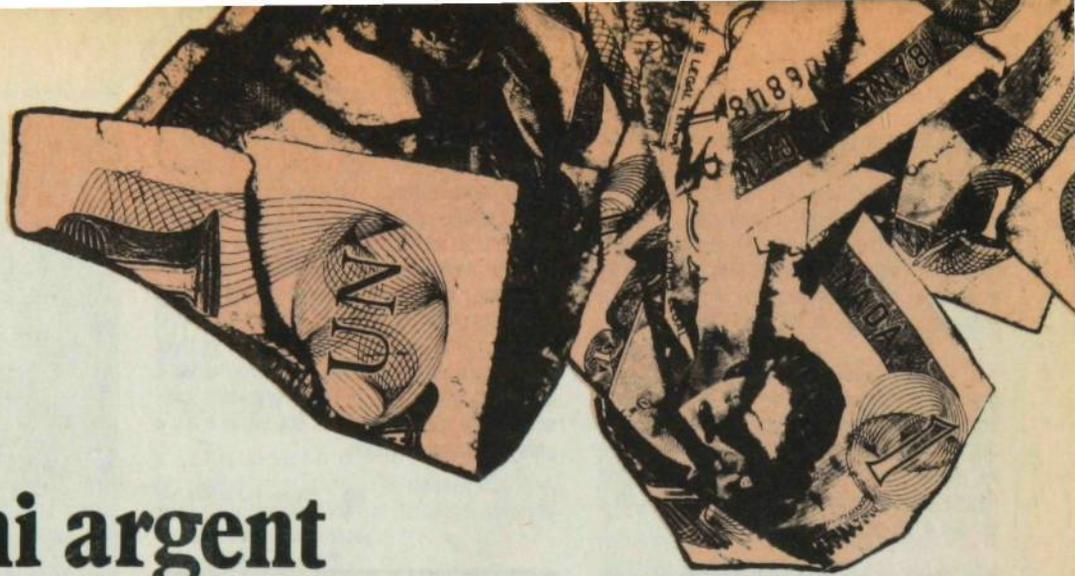
Manifeste sur la situation économique des retraités AQDR, Montréal, 1980, 78 p.

Vieillesse chez soi - Manifeste AQDR, Montréal, octobre 1979, 89 p.

Les retraités et les pré-retraités parlent au ministre AQDR, Montréal, 1980, 34 p.

**Toute ma vie,
je n'ai fait que travailler.
Et au fond pourquoi ?**

**Lou Andreas-Salomé, 1937
Quelques jours avant sa mort.**



Ni or ni argent

Un monde de femmes pauvres

La vieillesse est un monde de femmes : si les hommes meurent en moyenne vers l'âge de 70 ans, les femmes, elles, vivent jusqu'à 77 ans. Elles représentent 57% de la population âgée. Au Québec, en 1982, elles sont 320 000, soit presque 6% de la population – et une femme sur dix.

Et leur nombre va en augmentant ; toujours selon Statistique Canada, il y avait, en 1978, 1 200 000 Canadiennes de 65 ans et plus, c'est-à-dire 131 femmes âgées pour 100 hommes âgés. Elles seront deux millions en 2001, dont 150 femmes pour 100 hommes et en 2021, « nous » seront trois millions, donc 190 femmes pour 100 hommes – et presque une femme sur cinq.³

Pourtant, le premier obstacle auquel se heurte quiconque veut en savoir plus long sur la situation des femmes âgées, c'est que « les personnes âgées n'ont plus de sexe »⁴ : « Les statistiques qui nous concernent ne distinguent même plus entre les hommes et les femmes (...) masquant ainsi les différences énormes qui existent entre les sexes. »⁵

Louise Dulude, auteure de plusieurs recherches sur la vieillesse des femmes, émet une hypothèse intéressante sur cette « neutralisation » des personnes âgées : « À mon avis, la meilleure façon de comprendre la situation des femmes de tous âges, c'est de voir la vie qu'elles mènent lorsqu'elles atteignent l'âge de 70 ou 75 ans. (...) Quand on étudie la vie des femmes de cette façon, (...) à rebours, on obtient des résultats tellement frappants et révélateurs qu'on peut se demander si ce n'est pas justement pour cela qu'il y a si peu de renseignements disponibles sur les femmes âgées. »⁶

En effet, les statistiques sont déprimantes. La moitié des femmes de 65 ans et plus vivent au seuil de la pauvreté ou sous le seuil de la pauvreté. Passé 65 ans, les revenus des femmes représentent environ 50% des revenus des hommes du même âge.

Pourquoi nos aînées sont-elles aussi pauvres ? C'est simple. Quand on est vieille, on peut avoir deux sortes de revenus : les revenus personnels de placement et d'épargnes, et les pensions d'État, fédérales et provinciales. Il suffit d'additionner.

Des revenus personnels insuffisants

Très peu d'entre nous avons les moyens d'épargner en vue de notre vieillesse, et nos aînées les avaient encore moins que nous. Très souvent, nous n'avons pas de salaire autonome, du moins pas à plein temps toute notre vie sans interruption. Lorsque nous en avons un, il correspond à environ la moitié de celui des hommes.⁷ Il n'est donc pas étonnant qu'une fois vieilles, nos revenus personnels s'en ressentent lourdement.

Les régimes enregistrés d'épargne-retraite, les REER, par exemple, qui permettent d'épargner pour plus tard jusqu'à 20% de nos gains de travail (jusqu'à concurrence de 5 500\$ par année si l'on n'a pas d'autre régime de retraite et de 3 500\$ autrement) sans payer d'impôts sur la somme ou les intérêts, profitent surtout aux plus fortunés puisqu'ils sont directement liés au salaire. Résultat : 80% des sommes déposées au REER appartiennent à des hommes.

Quant aux revenus tirés des régimes de retraite privés organisés par les employeurs, ils représentent moins de 10% de l'ensemble des revenus de toutes les personnes âgées. En sont évidemment exclues toutes les femmes « qui ne travaillent pas », c'est-à-dire les femmes au foyer qui travaillent toute leur vie sans salaire, ainsi d'ailleurs que toutes les travailleuses à temps partiel.

Seulement 29% des femmes salariées participent à un régime de retraite privé. Mais cela ne signifie pas qu'elles en retireront toutes des revenus puisque ces régimes ne sont pas transférables : il faut avoir été à l'emploi du même employeur pendant 10 ans et être âgée d'au moins 45 ans pour avoir un droit irrévocable à ces pensions. Quand on

ne répond pas à ces critères, ces régimes ne sont en fait qu'une épargne forcée, à des taux d'intérêt très bas ou même sans intérêts. Comme les emplois des femmes sont souvent précaires et temporaires, il faut en conclure que bien souvent nous subventionnons des régimes dont nous ne profiterons jamais. Signalons aussi qu'à peine 20% des régimes privés permettent d'assurer une pension au conjoint survivant – très majoritairement des femmes – et même lorsque c'est le cas, ils sont dispendieux et très peu de gens s'en prévalent.

En tant que groupe social, comme individuellement, les femmes sont donc très largement dépendantes des régimes de retraite publics.

Les régimes de retraite publics

La pension de vieillesse, qui s'appelle officiellement la Pension de sécurité de la vieillesse, est une pension universelle que toutes les citoyennes du Canada reçoivent du fédéral, indépendamment de leurs revenus, lorsqu'elles ou elles atteignent l'âge de 65 ans : cette pension s'élève actuellement à 246\$ par mois et est indexée au coût de la vie.*

Comme il est évident que cette somme ne pourrait suffire à assurer à elle seule la survie, ce régime est complété par le Supplément de revenu pour les personnes qui n'ont aucun autre revenu. Ce supplément leur permet de recevoir en tout ou en partie (le Supplément de revenu garanti est diminué de 1\$ pour chaque tranche de revenu de 2\$) une pension additionnelle d'un maximum de 247\$ par mois pour les personnes seules (pour un total de 494\$ par mois avec la pension de vieillesse) et de 191\$ par conjoint pour les couples mariés (ce qui donne avec la pension de sécurité un total de 876\$ de revenu pour le couple). Le Supplément de revenu garanti est également indexé au coût de la vie*.

Les couples mariés ont donc, selon cette formule, des pensions à peu près égales au seuil de la pauvreté alors que les person-



nes seules – en majorité des femmes – ont des revenus d'au moins 100\$ inférieurs au seuil de la pauvreté pour les grandes villes. 52% des personnes âgées reçoivent, au moins en partie, le Supplément et ce sont très majoritairement des femmes.

Finalement, la dernière prestation fédérale destinée aux personnes âgées à faible revenu est l'Allocation au conjoint, accordée aux personnes mariées âgées de 60 à 64 ans dont le conjoint a pour seul revenu sa pension de vieillesse et le Supplément de revenu garanti. Si ce dernier meurt, sa conjointe – 92% sont des femmes – continue à recevoir cette allocation jusqu'à ce qu'elle-même ait 65 ans. Cette réforme est récente et, même si elle est incontestablement positive, elle ne peut que mettre en lumière la situation souvent désespérée des femmes âgées de 60 à 65 ans, non-mariées ou dont le conjoint décède avant l'âge de 65 ans : ces femmes n'ont droit à aucune pension.

Le Régime des rentes du Québec (RRQ)⁸ offre des pensions de retraite aux travailleurs et travailleuses salarié-e-s en échange de cotisations obligatoires s'élevant à un pourcentage du salaire assurable (16 500\$ en 82, soit le salaire industriel moyen). La pension correspondra à 25% du salaire moyen gagné avant la retraite (et qui ne peut excéder 16 500\$).

La seule pension conçue spécialement pour les femmes dans ce régime est la pension de

veuve qui équivaut au maximum à 60% de la pension du mari retraité, à condition toutefois que la veuve puisse prouver qu'elle était à sa charge.

Le Régime des rentes du Québec est catastrophique pour les femmes puisque toutes celles qui travaillent au foyer en sont exclues et qu'en basant le calcul des pensions sur le niveau de revenu, le régime reflète parfaitement la discrimination salariale dont nous sommes victimes sur le marché du travail.

Autrement dit

Jeunes, nous sommes pauvres parce que nous travaillons sans salaire dans nos maisons, et parce que quand nous travaillons à l'extérieur, notre travail est dévalorisé au point où notre salaire ne représente que la moitié de celui des hommes. Vieilles, nos revenus correspondent à peu près à la moitié de celui des hommes âgés, pour les mêmes raisons. Comme le disait si bien Simone de Beauvoir : «La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation, (...) c'est tout le système qui est en jeu, et la revendication ne peut être que radicale : changer la vie.»⁹

SYLVIE DUPONT

1/ Sauf indication contraire, toutes les informations contenues dans cet article ainsi que l'analyse qui le sous-tend sont empruntées parfois presque textuellement aux travaux de Louise Dulude, avocate, chercheuse et auteure de plusieurs ouvrages sur la situation des femmes âgées.

2/ David Ross, *Données de base sur la pauvreté au Canada*, Conseil du développement social, février 1975. Cité par L. Dulude, in *Vieillir au féminin*.

3/ Susan Fletcher et Leroy O. Stone, *Les Modes d'habitation des femmes âgées au Canada*, ministère des Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, avril 1982, pages 11, 12, 14.

4/ L. Dulude, *Vieillir au féminin*.

5/ Tish Sommers, coordonnatrice du groupe de travail sur les personnes âgées du National Organization for Women (NOW), citée par L. Dulude.

6/ L. Dulude, *Vieillir au féminin*.

7/ Jean Poulain, «Le revenu des hommes est le double de celui des femmes», in *La Presse*, 16 octobre 1981.

8/ Comme son équivalent pour le reste du Canada, le Régime des rentes du Canada.

9/ Citée par L. Dulude, in *Vieillir au féminin*.

Quelques-uns des ouvrages de Louise Dulude :

* *Vieillir au féminin*, Louise Dulude, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, Ottawa, avril 1978, 150 p.

* *La femme et la pauvreté*, Louise Dulude, Rapport du Conseil national du bien-être social, octobre 1979, 80 p.

* *Les femmes et la réforme des régimes de pensions*, Louise Dulude, Conseil consultatif de la situation de la femme, Ottawa, 1981, 128 p.

* «Justice économique pour les femmes âgées», in *Les Cahiers de la femme*, Louise Dulude, Ontario, été 1982.

* Ces chiffres sont ceux de décembre 1982. Depuis l'adoption du budget fédéral de juin 1982, l'indexation de la Pension de la sécurité de la vieillesse a été gelée à 5 et 6%. Cependant les retraité-e-s qui bénéficient du Supplément de revenu garanti auront droit à leur pleine indexation de pension. Ce recul affectera donc les pensionné-e-s qui, à cause de revenus personnels de plus de 5 952\$ par année, n'ont pas droit au Supplément de revenu garanti. Le problème, c'est qu'avec leur pension de vieillesse (moins de 3 000\$ par année), bon nombre de ces «riches» ont en fait des revenus annuels d'environ 9 000\$ par année.

Pour la rédaction de cet article, je me suis également servie des textes de plusieurs conférences prononcées par Louise Dulude auprès de diverses associations féminines.

Une Canadienne sur trois est âgée de plus de 50 ans.

Un tiers des femmes comme des hommes s'oppose à la retraite obligatoire.

Au moins trois des sept années de différence entre les sexes semblent provenir de ce que les hommes boivent plus, fument plus, ont des métiers plus dangereux, conduisent moins bien leur voiture, se suicident en plus grand nombre et se battent beaucoup plus souvent.

Louise Dulude, VIEILLIR AU FÉMININ

Les bonnes références

Quelques bonnes adresses pour en savoir plus long

L'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et pré-retraités, AQDR
1850, rue Bercy
Bureau 113A, Montréal
K2K 2V2 526-3845 ou 526-7151

La Fédération de l'âge d'or du Québec, FADOQ
1415, rue Jarry est, Montréal
H2E 2Z7 374-4700, poste 416

La Fédération québécoise des retraités en résidences et centres d'accueil, FQRCA
835, boul. St-Cyrille ouest, Québec
1-418-683-4875

Le Forum des citoyens âgés
1800, boul. Dorchester ouest, Montréal
937-7401

Les Petits Frères des pauvres
4624, rue Garnier, Montréal
H2J 3S7 527-8653

L'Association féminine d'éducation et d'action sociale, AFEAS
180, boul. Dorchester est, bureau 200
H2X 1N6 866-1813

La Fédération des femmes du Québec, FFQ
1600, rue Berri 844-6898 ou 844-7049

Le Conseil du statut de la femme, CSF
Québec : Actions-femmes
8, rue Cook, 3ème étage, bureau 300
G1R 5J7 vous composez sans frais :
1-800-463-2851
Montréal : Consult-Action
1255, Carré Phillips 873-8384

Le Conseil consultatif de la situation de la femme, CCSF
Ottawa : 66, Slater, 18ème étage
K1P 5H1 1-613-992-4975
Montréal : 800, boul. Dorchester ouest
bureau 1036 283-3123

Services à domicile, santé
Les Centres locaux de services communautaires ou CLSC – pour connaître celui de votre région :
La Fédération des Centres locaux de services communautaires du Québec, 842-5141 (à Montréal)

Placement-urgence
Le Centre des services sociaux du Montréal métropolitain ou CSSMM
– pour informations générales 527-7261
– pour le service d'urgence sociale, ouvert tous les jours de 17 h à 9 h a.m., fins de semaine et jours fériés compris 527-7211

Quelques ouvrages sur la vieillesse

Simone de Beauvoir, *La vieillesse*, Gallimard, Paris, 1970.

Fédération des travailleurs du Québec, *Prendre en main sa retraite – Document de travail de la FTQ*, publié pour le colloque «Prendre en main sa retraite», Montréal, juin 1980.

V. Bernardin-Huldeman, *Les besoins des personnes âgées au Québec*, Rapport à Cofirentes, Université Laval, Québec, décembre 1976.

Ruth Rose-Lizée, *Les femmes et les régimes de pension*, Relais Femmes, Montréal, novembre 1981, 66 p.

Louis et Gilles Plamondon, *La problématique de la crise de la retraite*, Montréal, Université de Montréal, 1979, 52 p.

R. Bibeau et P. Doray, «Les retraités face à la crise», in *La crise et les travailleurs*, compte rendu du colloque tenu à Montréal les 12 et 13 octobre 1979, ch. V, p. 29-43.

N.H. Masters et V.E. Johnson, *Les réactions sexuelles*, Éditions Robert Laffont, Paris 1968, 382 p. Particulièrement : quatrième partie, p. 249-298.

S. Hite, *Le rapport Hite*, Éditions Robert Laffont, coll. Réponses, Paris, 1977.

Gail Sheely, *Passages – les crises prévisibles de l'âge adulte*, Éditions Sélect, Montréal.

Robert N. Butler, MD, et Myrna I. Lewis, ACS, *Love and sex after sixty*, Perennial Library, Harper & Row Publisher, New York, 1977, 165 p.

Robert Chartham, *La vie sexuelle après la cinquantaine*, André Gérard, Marabout, Belgique, 1974, 218 p.

Numéros spéciaux de revues

Critère, numéro publié à l'occasion du colloque «L'âge et la vie», hiver 1977, no 16.

«Femme et vieillissement», in *Gérontologie et société*, hiver 1978.

«Les travailleurs âgés et la retraite», Bureau international du travail (BIT), juin 1978.

«La pauvreté des femmes», in *Bulletin spécial du congrès 1980 de la Fédération des femmes du Québec*.

Santé mentale au Québec, numéro sur le vieillir, vol. V, no 2, Montréal, novembre 1980, 154 p.

Rapports et études de comités gouvernementaux

Retraite sans douleur – Rapport du Comité spécial du Sénat sur les politiques relatives à l'âge de la retraite, ministère des Approvisionnement et services Canada, Ottawa, 1979, 160 p.

Rapport Boutin – Rapport final du Comité sur la non-discrimination dans les avantages sociaux, décembre 1976, Gouvernement du Québec.

Cofirentes – La sécurité financière des personnes âgées, Étude de la Régie des rentes du Québec, 1977.

Quei choix nous est laissé ?, J. Brown, étude sur le système de pension au Canada, Conseil de développement social, Ottawa, 1975, 290 p.

OCDE – Le système de pension pour personnes âgées, Paris, 1977.

Bilan de la situation des personnes âgées au Québec et dans la région de Montréal, Aline Grandmaison, CSSMM, Montréal, 1980.

Pour mieux répondre aux besoins de nos aînés, Gouvernement du Québec, Québec, 1980, 129 p.

Les modes d'habitation des femmes âgées au Canada, S. Fletcher et L.O. Stone, ministère des Approvisionnement et services Canada, Ottawa, avril 1982.

FRANCE LEBLANC

Journaux, magazines

Le temps de vivre, revue mensuelle publiée par Supermagazine et Radio-Canada et résumant le contenu des émissions de télévision «Le temps de vivre» diffusées sur cette antenne, les mercredis de 14 h 30 à 16 h. Elle est distribuée dans tous les kiosques à journaux.

Le troisième âge, journal mensuel d'information, coût : 6,50\$ pour 12 numéros
abonnement : téléphoner au 384-2356 ou écrire au 8162, St-Denis, Montréal H2P 2G6.

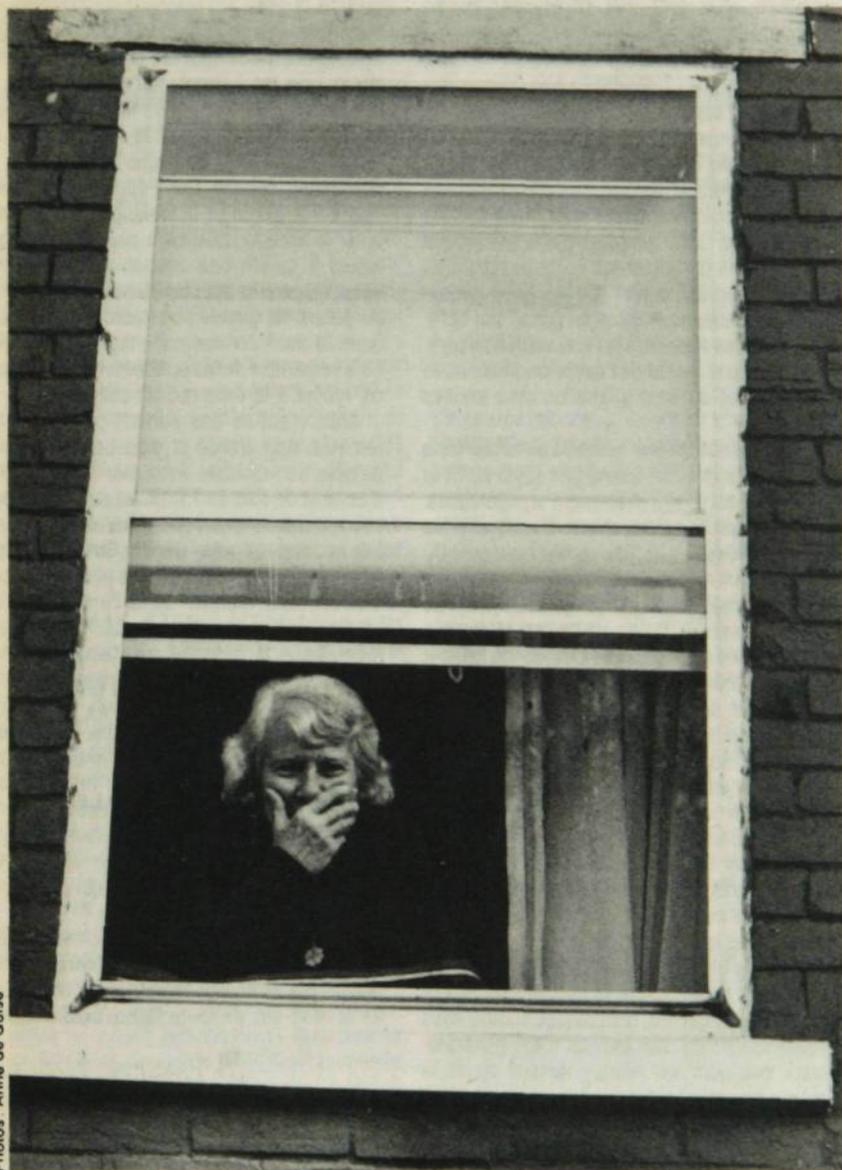
Âge d'or, vie nouvelle, journal mensuel d'information publié par la Fédération de l'âge d'or du Québec, FADOQ. Pour abonnement : 374-4700.

Notre temps, le journal de la retraite, revue mensuelle française publiée par Bayard Presses et distribuée dans tous les kiosques à journaux.

Plus que la mort, c'est la vieillesse qu'il faut opposer à la vie. Elle en est la parodie.

Simone de Beauvoir, LA VIEILLESSE

Choisir sa mort



Photos : Anne de Guise

On parle peu de suicide, encore moins du suicide des femmes âgées. En ces temps modernes, le sujet est réservé aux experts ou à quelques groupes fort marginaux, tels Exit en Angleterre et Hemlock¹ aux États-Unis, qui revendiquent le droit au suicide et vont même jusqu'à aider les gens qui veulent en finir. C'est aussi le cas du récent **Suicide : mode d'emploi**, livre qu'on a failli interdire en France. Tabou oblige.

Mais pourquoi le suicide fait-il toujours scandale, si ce n'est que la mort nous répugne au point où il nous paraît impensable d'y avoir recours volontairement ? Pourquoi dit-on que les hommes se suicident plus que les femmes, si ce n'est que le sexe masculin s'arroge le droit à la mort de la même façon qu'il s'arroge le droit à la vie ? Et pourquoi les vieilles femmes qui constituent 57% des personnes âgées et qui sont les plus isolées, les plus malades et les plus pauvres de cette société ne seraient-elles pas nos plus légitimes suicidées ?

Mourir

est un art, comme toute chose.
Je l'exerce exceptionnellement bien.

Je l'exerce pour qu'il fasse mal.
Je l'exerce pour que ce soit vrai.
On pourrait dire que je suis douée.

Sylvia Plath²

«S'il y a une chose que la vieillesse nous apprend, dit Doris Portwood, féministe de plus de 65 ans et auteure de **Common-sense Suicide**, c'est que peu de revirements nous attendent.» Les rides sont là pour de bon, les gestes ne font que rétrécir, le langage, la vue, l'ouïe, que diminuer. Tout l'univers rapetisse, en fait. Les proches se font rares, les amis parfois aussi, les découvertes et les plaisirs de la vie, incertains. Si le suicide augmente généralement avec l'âge, c'est bien que la vie n'est plus ce qu'elle était et devient souvent insupportable. Ainsi dit Madame Rosa, dans **La vie devant soi** d'Émile Ajar : «Ils vont me faire vivre de force, Momo. C'est ce qu'ils font toujours à l'hôpital ; ils ont des lois pour ça. Je ne veux pas vivre plus que c'est nécessaire et ce n'est plus nécessaire... Je sais que je perds la tête et je ne veux pas vivre des années dans le coma pour faire honneur à la médecine.»

Madame Rosa s'est laissée mourir de faim et de maladie, terrée dans une chambre spécialement aménagée par elle dans la cave de son immeuble. On ne peut pas savoir si la majorité des suicides chez les femmes de 65 ans et plus se font avec tout le bon sens, le calme et la maîtrise de Madame Rosa. Il n'y a pas encore d'études traitant spécifiquement du suicide chez les femmes et encore moins chez les femmes âgées. Même si elles sont la minorité qui croît le plus rapidement, on ne s'en occupe guère.

Ce qu'en disent les livres

Ce qu'on sait du suicide, c'est qu'il est universellement à la hausse mais qu'il varie selon le pays, l'âge et le sexe ; qu'il peut signifier la vengeance, le chantage, la frustration ou l'agression tout comme la fuite, l'abandon, le recommencement et la paix. Il s'agit, néanmoins, d'un acte d'une assez grande lucidité : les «fous» et les «folles» ne se tuent pas. D'après les psychiatres, il s'agirait surtout d'un phénomène «d'auto-destruction» alors que les sociologues, eux, accusent le manque «d'intégration sociale». Devant la loi, le suicide n'est plus un acte criminel mais seulement depuis 1972. D'ailleurs, on a vu des périodes de l'histoire où le suicide était considéré comme si odieux qu'il était punissable de mort (!)³ et d'autres où on le trouvait parfaitement acceptable.²

De toute évidence, il n'est pas très utile d'établir si le suicide est d'abord un problème d'ordre moral, psychologique ou social. Ce qui fascine dans le suicide, sa seule constante (quel-les que soient l'individu-e ou les circonstances), c'est qu'un être humain décide de se donner lui-même et volontairement la mort. To be or not to be, that is the question.

Cette fameuse question, il y aurait surtout les hommes pour se la poser, tout au moins dans des termes aussi clairs. C'est ce que révèlent les études récentes sur le suicide qui, même si elles se penchent sur «l'ensemble de la situation», ont beaucoup plus à dire des suicides masculins que féminins. Ainsi les hommes s'avèrent les grands suicidés de ce monde : trois fois plus que les femmes, en fait, quels que soient leur âge ou leur pays d'appartenance. (On parle donc d'une certaine «immunité» des femmes au suicide.) Et plus les hommes vieillissent, plus ils se tuent. En effet, la retraite leur est presque fatale : aux États-Unis, les hommes meurent en moyenne deux ans et demi après cette «perte de statut social», par la main de Dieu ou la leur. Plus à craindre encore : le célibat, le divorce et surtout le veuvage qui haussent spectaculairement leur taux de suicide. Et les hommes ne se ratent pas, les moyens qu'ils utilisent étant généralement funestes et violents, les armes à feu et la pendaison, par exemple.

Rien de tout ça n'est vrai pour les femmes. Si entre 65 et 69 ans elles se suicident un peu plus que leurs consœurs moins âgées, à partir de 70 ans elles le font moins que la moyenne des femmes, ce qui égalise le rapport entre les plus jeunes et les plus vieilles. Et comme elles n'ont pas (ou si peu) de statut social en termes de profession, de salaire, de reconnaissance sociale, elles ne peuvent le «perdre» et ce n'est donc pas une raison majeure de leurs suicides. Mais les femmes s'avèrent plus à contre-courant encore : le célibat, le divorce et le veuvage ont sur elles l'effet contraire. En d'autres mots, moins une femme vit avec un homme, moins elle risque de se tuer. Tout cela pourrait effectivement faire croire au tempérament foncièrement non-suicidaire des femmes si ce n'était de ce fait, le plus révélateur de tous : les femmes tentent de se suicider trois fois plus que les hommes, ce qui les replace au moins sur un pied d'égalité. Les suicides ratés chez les femmes prennent donc des proportions vertigineuses, même lorsqu'elles tentent de se suicider à la manière des hommes, c'est-à-dire violemment. Par exemple, des 24 hommes qui sautèrent en bas d'une falaise, 16 se tuèrent alors que des 27 femmes qui firent la même chose, 9 seulement sont mortes.⁵

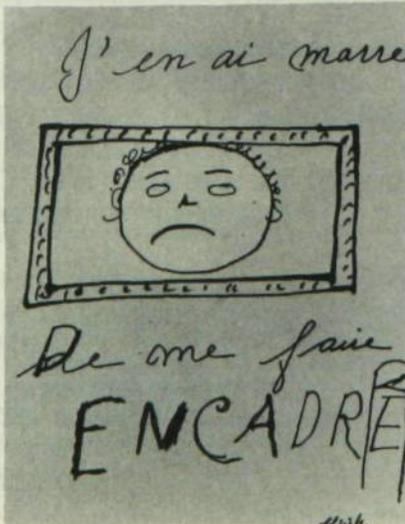
Réussis ou non, les suicides chez les femmes sont moins rapportés parce qu'il est moins acceptable pour une femme d'attenter à la vie, même à la sienne. Se donner la mort, après tout, est un grand geste d'autonomie, peut-être le plus grand qui soit. «La négation ultime de la vie (le suicide) est par ailleurs le seul contrôle positif sur la vie, la seule décision irrévocable qu'une personne peut imposer à son avenir.»⁶

Des suicides dissimulés

Il faut dire aussi que les tentatives de suicide chez les femmes sont moins remarquables : elles sont plus dissimulées, moins défigurantes, plus subtiles que chez les hommes. Comme chez cette femme de 92 ans, hospitalisée à l'Hôpital Louis-Hyppolite-Lafontaine après s'être plainte d'un mal de gorge et d'un manque d'attention de la part du personnel du centre d'accueil où elle était : après examen, on découvrit qu'elle avait avalé un ouvre-bouteille qui s'était coincé dans l'oesophage. Cette femme était complètement sourde mais parfaitement lucide et répondait très exactement, quand elle le jugeait nécessaire, aux questions qu'on lui posait par écrit. Elle finit par admettre qu'elle voulait mourir. Elle n'est pas morte de l'ouvre-bouteille mais d'un cancer du sein quatre ou cinq années plus tard.

Ingurgiter un ouvre-bouteille ou avaler trois pilules pour le cœur quand une seule suffit et qu'elles sont particulièrement dangereuses, c'est un peu la même chose. Ou prendre les «p'tites bleues» avec les «p'tites jaunes». Ou refuser tout médicament ou toute nourriture. Ou systématiquement se gratter jusqu'au sang, tomber en bas de sa chaise, s'étouffer, se brûler les mains à l'eau chaude, se frapper contre le mur ; genre de mutilations lentes et constantes auxquelles s'adonnent les vieilles femmes en institution alors que les hommes du même âge sont beaucoup plus portés à s'agresser entre eux et même à se battre. Si le suicide est une mort sûre et soudaine, une sortie fracassante et possiblement traumatisante pour l'entourage alors, non, les femmes n'y sont pas tellement portées. Mais si l'on entend par suicide l'arrêt volontaire des sens, le flirt avec la mort, l'appel au néant, alors les femmes le pratiquent énormément. Bref, elles le veulent plus souvent mais meurent finalement moins que les hommes et, quand elles réussissent leur suicide, ce n'est généralement pas pour les mêmes raisons ou de la même manière.

Photos : Anne de Guise



Mourir en Ophélie

Contrairement aux hommes, les femmes entretiennent toute leur vie un rapport particulier à la mort. En soignant les malades, en enfantant, en avortant ou en accouchant, elles la côtoient forcément et elles savent donc mieux que les hommes qu'elles «portent la mort en elles». Ainsi, plus les femmes vieillissent, plus elles voient la mort comme un recommencement alors que les hommes la conçoivent comme The End. De là la force, l'exhibitionnisme et la violence qu'ils y mettent : le hara-kiri au Japon, par exemple, pour lequel il existe une version féminine mais beaucoup moins spectaculaire.⁷ Les hommes se pètent la gueule, les femmes basculent dans la mort comme par magie, en Ophélie. Cela ressemble moins au meurtre qu'à l'absence, moins à la fuite qu'à la dissolution.

Mais n'est-ce pas surtout parce que les femmes sont d'ores et déjà un peu mortes qu'elles se suicident avec moins de rapidité, d'éclat et de succès ? Comme si le fait d'avoir vécu «à moitié» nous obligeait à mourir à petit feu et mine de rien. Comme si nous attendions presque d'être achevées plutôt que nous achever nous-mêmes. De là l'importance du cri bien particulier d'une Doris Portwood qui revendique le suicide des femmes âgées comme «un pas en avant, un droit essentiel et une politesse minimale envers celles qui savent que leur heure est venue». Au moment où tout est voué à la prolongation, à l'expérimentation, à l'utopie souvent futile, il faut admirer «le réalisme extraordinaire de ces vieilles personnes prêtes à faire face et à juger les aspects inacceptables de leur vie, refusant les chimères et la servilité qui font trop souvent partie de la vieillesse».⁸

Et à défaut de choisir sa vie et, surtout, ses raisons de vouloir mourir, ne pourrions-nous pas au moins choisir l'heure et les conditions de la mort qui, de toute façon, nous attend ?

FRANCINE PELLETIER

- 1/ Hemlock : ciguë, poison qui tua Socrate.
- 2/ Morte en 1963, Sylvia Plath était une écrivaine américaine. Elle s'est suicidée en se mettant la tête dans une cuisinière à gaz.
- 3/ En 1860, un homme fut pendu à Londres pour avoir tenté de se trancher la gorge. «Le médecin avertit les autorités qu'on ne pouvait le pendre puisque sa gorge ouvrirait et qu'il pourrait alors respirer par son trou. Mais on ne l'écouta pas et l'homme fut pendu quand même. Sa plaie s'ouvrit immédiatement et l'homme se ranima malgré le fait qu'il était pendu. Après maintes tergiversations, l'échevin lui attachait le cou jusqu'à temps qu'il meure». Cité dans *The Savage God*, de A. Alvarez, Random House, New York, 1970.
- 4/ À l'époque gréco-romaine, le suicide était considéré digne et héroïque. Les hommes s'y adonnaient beaucoup ; les femmes, moins.
- 5/ Tiré de *Commonsense Suicide*, de Doris Portwood, Dodd, Mead & Co., New York, 1978.
- 6/ «Suicide in the Elderly», de Nancy J. Osgood, Ph.D., dans *Postgraduate Medicine*, août 1982.
- 7/ À noter : les femmes âgées au Japon se suicident non seulement plus que leurs consœurs à travers le monde mais plus que tout autre groupe de Japonais, hommes ou femmes.
- 8/ *The Savage God*, op. cit.

Des patineuses d'avant le déluge

Quand j'étais petite fille, j'attendais chaque hiver comme aucun autre hiver. J'avais toujours rendez-vous avec le bonheur! Le bonheur en ce temps-là, c'était patiner sur la grande vitre claire de l'univers en tenant la main de ma grand-mère. Grand-maman Louisa : une patineuse d'avant le déluge, d'avant la glaciale torture des civilisations patriarcales. L'estomac à moitié vide, vingt degrés sous zéro, vent du nord ne sont pour elle que des petits désagréments de surface, absolument sans importance! Une fois qu'elle a chaussé ses patins, rien ne peut entamer son plaisir. Elle passe les obstacles à la moulinette. Quelle énergie! Sur une seule jambe, genou, sur la face ventrale ou sur les deux fesses, virages baveux dans les zones interdites, vélocité de la toupie musicale, pirouettes et grand finale de l'arrêt en chasse-neige. Quand elle patine, elle patine avec la lune et le soleil!

Elle fut itou une pédaleuse d'avant l'invention du frein. Quand elle chevauchait la bicyclette de son amie de coeur Belle-Béatrice et qu'elle descendait la pente à pic qui menait sans détour au fleuve, il devenait évident pour tout le monde qu'elle effaçait de l'histoire l'invention de toutes les espèces de frein : à main, à pédales, à sabot, à tambour, à disque, à mâchoires. Même le frein hydraulique sombrait dans l'anonymat. Oui, quand elle nous passait sous le nez à la vitesse d'une comète, il devenait clair pour tous que son frein, elle l'avait rongé depuis longtemps. Déchiqueté, craché en rotant joyeusement! Que pour la ralentir, juste la ralentir, il faudrait au moins un raz de marée ou la mort.

Une ramasseuse de mauvaises herbes guérisseuses, ma grand-mère. Une chialeuse, une alambiqueuse, une pianiste dans le temps du cinéma muet, la mère de mon père, une passionnée, une passeuse de mémoire! Quand j'étais une petite enfant, ma mère - femme aimante et timide - et ma grand-mère furent les premières personnes au monde à s'adresser à moi comme à quelque chose d'existant, d'individuel et ce, en dehors de toutes les barrières d'âge, d'autorité. Elles laissèrent descendre en moi la gravité d'une certitude, d'une garantie.

J'entends vos objections : «Tu as eu de la chance... Moi, dans ma famille... Il ne s'en fait plus des comme ça... Il n'y en a pas eu beaucoup...» Mais, mes chères sœurs féministes et vous, mes précieuses radicales, des grands-mères comme ça, il y en a eu à la pleine poignée, à la cognée, à la flambée, à la pleine maisonnée. À la fin de ma vie, quand le terrible temps m'aura usée, que mon passé sera peut-être devenu illisible, je voudrais avoir encore

le désir de penser à Elles. Elles, mes grands-mères! Je vous en raconte brièvement quelques-unes, dans le désordre et la multiplicité car elles sont à notre image et à notre ressemblance.

LES SURVIVANTES

Meridel Le Sueur, 83 ans, ma grand-mère spirituelle. Elle est toujours vivante. Meridel est la petite-fille d'une antiesclavagiste, la fille d'une pionnière de l'éducation dans le Middle West. En 1917, quand les suffragettes américaines s'enchaînèrent aux colonnes de la Maison-Blanche pour obtenir la reconnaissance nationale de leurs droits, sa grand-mère et sa mère étaient parmi elles. Une belle lignée de femmes telluriques! Comme Emma Goldman, Rosa Luxembourg, Meridel a participé aux plus dures luttes ouvrières de son temps. C'est une écrivaine, une mémorialiste; tant que dura la chasse aux sorcières sous l'inquisiteur McCarthy, elle fut interdite de parole et de publication. Mais elle ne cessa jamais de s'identifier féministe radicale! Durant les années soixante, les féministes américaines redécouvraient son œuvre et la célébraient! Moi, quand j'ai lu Meridel, j'ai eu un coup au coeur et je lui ai écrit une lettre d'amour et de reconnaissance, une Lettre de Californie, terre des géantes.



Meridel Le Sueur

Copie : Anne de Guise



Alberta Hunter

Copie : Anne de Guise



LES DÉESSES À PLUMES

Marguerite Saqui, dite Madame Saqui, 1786-1866, la plus illustre acrobate de tous les temps. Enfant de la balle, elle débute à 4 ans sur la corde raide. C'est auprès d'une autre célèbre acrobate, La Malaga, qu'elle va apprendre son métier. Du Moyen-Âge au milieu du 19^e siècle, les exercices sur corde raide furent considérés comme spectacle supérieur. C'est Madame Saqui qui inaugura la danse de corde sans balancier et franchit la Seine en s'équilibrant avec deux petits drapeaux. Pour ses contemporaines, c'est une héroïne : on copie ses robes et surtout son chapeau, un casque en plumes d'autruche. En 1816, à l'apogée de sa gloire, elle ouvre une école, un théâtre ; découvre et lance Lola Montès, le mime Debureau. Vers 1852, elle prend sa retraite mais quelques années plus tard, ruinée, à l'âge de 70 ans, elle reprend son métier. En 1861, à l'Hippodrome de Paris elle donnera son spectacle d'adieu. Elle a 75 ans !

Marguerite Saqui



Copie - Anne de Guise

Mistinguett, 1871-1955, déesse à plumes, reine-mère du strass ; elle est née pauvre et son nom est Jeanne Bourgeois. À 8 ans, elle décide qu'elle veut faire du théâtre, vient à bout de la résistance maternelle et prend des leçons de chant et de violon. Pour les payer elle vend des fleurs à la porte des casinos. À 24 ans, elle obtient son premier engagement important au Casino de Paris sous le pseudonyme de Miss Tinguette. Là, elle apprend en observant les autres : la belle Otéro, Yvette Guilbert, Liane de Pougny. « Il ne s'agit pas de copier, dit-elle, mais de se nourrir ». En 1897, elle entre au plus fameux caf'conc' de l'époque, l'Eldorado. Quand elle le quitte, 10 ans plus tard, elle est devenue Mistinguett ! À compter de 1925, au Moulin Rouge comme sur toutes les scènes du monde, elle est la reine incontestée du music-hall, et tous les instants de sa vie sont soumis à un seul et unique but : les heures de magie où chaque soir elle divertit son public. En 1948, elle entreprend une tournée d'adieu qui va durer

près d'une année. Chaque soir, cette femme de 77 ans va donner un spectacle qui dure trois heures ! Quand elle surgit, paillettes, plumes et nuages de poudre, en haut d'un escalier monumental qu'elle descend avec solennité sous le feu des projecteurs, pour le grand finale, c'est encore et toujours l'ovation de cette multitude ravie, « son public ».



Mistinguett, à 77 ans, dans sa tournée d'adieu

LES DINOSAURES

Natalie Barney, 1876-1972, la lesbienne la plus visible de son temps. La Flossie de Colette dans « Claudine s'en va » c'est elle ! La Valérie Seymour dans « Le puits de la solitude » de Radclyffe Hall, c'est elle ! L'héroïne de Renée Vivien dans « Une femme m'apparut... » et de Lucie Delarue-Mardrus dans « L'ange et les pervers » c'est elle ! La principale personnage du « Ladies almanac » de Djuna Barnes, l'amazone des « Lettres à l'Amazone » de Rémy de Gourmont, c'est encore elle. Dans « Idylle saphique » la grande courtisane Liane de Pougny raconte son histoire d'amour avec

Natalie Barney



Natalie. Illustre salonnière, le salon de « Miss Barney » fut le plus cosmopolite de son époque. Le plus scandaleux aussi parce qu'ouvertement lesbien. Elle fut parmi les premières à reconnaître le génie de Gertrude Stein qu'elle traduisit et fit traduire, publia plusieurs recueils de « pensées », fonda une académie de femmes pour lutter contre la guerre. Elle a dit d'elle-même : « Elle était l'ami des hommes et l'amante des femmes, ce qui, pour les natures ferventes et pleines d'initiative, vaut mieux que l'inverse ». Flamboyante jusqu'à la fin de sa vie, elle mourait à Paris à l'âge de 94 ans.



Marguerite Moreno dans La Folle de Chaillot

Copie - Anne de Guise

Marguerite Moreno, 1871-1948, une des grandes actrices de sa génération, d'abord au théâtre, ensuite au cinéma où elle joua dans plus de 70 films. Comme Sarah Bernhardt – autre dinosaure – elle avait en plus de ce petit « je ne sais quoi », une voix de métal et ce métal était de l'or. La vie de Marguerite fut presque toute entière mêlée à celle de Colette. D'un dinosaure à l'autre ! À ce duo percutant devaient se joindre Polaire, celle qui créa Claudine à la scène et la fameuse Musidora, première vamp du cinéma muet français. Durant la Première Guerre mondiale, ce quatuor atomique partage le même appartement, se donnant du soutien, de la reconnaissance et de l'amour.

C'est en 1945, au théâtre, que Marguerite va enfin rencontrer un rôle à la mesure de son talent : *La Folle de Chaillot*, de Giraudoux. Elle a 75 ans et son apparition saisissante – yeux charbonneux, bouche écarlate, surchargée d'oripeaux et de colifichets, oscillant entre la folie et la grandeur – la fit entrer, ce soir-là, dans la légende. Et dans la salle, Colette, alors âgée de 72 ans, était encore là pour ovationner son amie, l'indestructible Marguerite Moreno.



LES ENFANTS DES ASTRES

Des femmes de sciences complètement occultées par le syndicat du crime, par le patriarcat, il y en a eu une multitude. D'Hypathie, philosophe et physicienne qui inventa l'aéromètre – appareil servant à mesurer la densité de l'air – à Sophie Germain qui découvrit l'élasticité des métaux, à Madame du Chatelet, géomètre et traductrice de l'œuvre de Newton, à Sybille Merian, entomologiste, à Sainte Hildegarde, femme du Moyen-Âge, zoologiste, qui fut la première à pressentir la circulation du sang et la gravitation universelle, les femmes sont là comme ailleurs novatrices, exploratrices et visionnaires. Voici deux enfants des astres, deux grand-mères exemplaires!

Caroline Herschel, 1750-1848. Elle eut le bonheur et le malheur d'être la sœur d'un célèbre astronome, de douze ans son aîné, William Herschel. Le bonheur, parce que son frère lui enseigna sa science et qu'à 20 ans, Caroline était une observatrice incomparable de la voûte céleste. Le malheur c'est que, évidemment, toutes les découvertes qu'ils firent ensemble furent uniquement attribuées à son frère! Ensemble, ils construisirent un télescope et c'est Caroline qui en tailla le miroir de bronze. La construction de ce télescope leur demanda environ vingt ans. Par une belle nuit de mars 1781, alors qu'ils observaient la constellation des Gémeaux, ils remarquèrent une étoile d'un aspect curieux : Caroline et William venaient de découvrir la planète Uranus. Vivant l'œil collé au télescope, l'une continuant les observations quand l'autre s'endort, épuisé, ou vice-versa, entre 1788 et 1797, Caroline et William découvrent les satellites I et II de Saturne et 8 comètes. Après la mort de son frère, Caroline continue seule les observations et publie le premier catalogue des nébuleuses. Elle en publiera un autre concernant les amas d'étoiles. Jusqu'à la fin de sa vie, à 98 ans, Caroline Herschel sera au poste dans son petit laboratoire, un laboratoire où il faisait si froid, dira-t-elle, «que la nuit, l'encre gelait dans les bouteilles».

Annie Jump Cannon



Caroline Herschel

Copie - Anne de Guise

Annie Jump Cannon, 1863-1941. Cette Américaine, née dans l'État du Delaware a réussi l'impossible : la classification des spectres stellaires. Ce qui veut dire, concrètement, qu'elle a classé 600 000 étoiles! Oui, vous avez bien lu : plus d'un demi-million d'étoiles et cette classification est toujours la seule en usage dans le monde entier. Annie a consacré 45 années de sa vie à ce travail. Le tout fut publié ou plutôt caché, occulté, sous le nom de **Henry Draper Catalog**!!! Et ce catalogue, encore aujourd'hui, est considéré comme la Bible de l'astronomie moderne.

Elle a débuté comme observatrice en 1896 à l'Observatoire du Harvard College. En 1907, Docteur ès Sciences, elle commence ses publications. Publications non seulement nombreuses mais aussi remarquables. Si remarquables qu'à compter de ce moment et durant plus de trente années, des savantes et

savants du monde entier vont affluer auprès d'Annie, pour s'initier à sa méthode. Celles et ceux qui eurent le bonheur de travailler avec elle disaient que son rayonnement humain était aussi grand que sa valeur scientifique. Quand elle se retira, vers l'âge de 76 ans, Annie avait publié non seulement la «Bible» de l'astronomie moderne, mais aussi des catalogues d'étoiles variables et neuf cartes du ciel. La vraie fée des étoiles, c'est Elle, Annie Jump Cannon!

JOVETTE MARCHESAULT
novembre 1982

